

Au début, il y a une invitation des Ateliers des Arts*. Après une première expérience de concert olfactif, ils nous demandent comment produire une cartographie olfactive du territoire.

Un territoire odorant

Comment explorer, et représenter une géographie depuis ses odeurs, qu'est-ce qui fait l'air du Velay ? Fare l'aria - littéralement faire l'air en italien mais aussi clin d'œil aux "aria" musicaux - propose d'explorer les relations entre les gestes et les odeurs. Nous avons imaginé ce projet avec l'idée qu'il y a dans un territoire des habitants, humains ou non-humains, qui vivent et qui par leurs activités dégagent des odeurs : ces dernières en sont l'expression.

S'éduquer collectivement aux odeurs

Dans "faire sentir", il y a le geste de faire, mais aussi celui de transmettre. Fare l'Aria est un projet d'éducation artistique et culturelle. Ni nez ni même spécialistes des parfums et des odeurs,

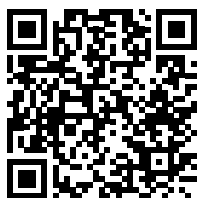
*Conservatoire à Rayonnement départemental de musique, danse, théâtre et beaux-arts de la Communauté d'Agglomération du Puy-en-Velay

nous avons travaillé en intelligence collective. On s'éduque aux odeurs en expérimentant, en se racontant des histoires : c'est ce que nous avons fait en collaborant avec les élèves, enseignants, parents d'élèves ou d'autres habitants du territoire. Ensemble, nous avons imaginé des ateliers pour explorer des odeurs par le geste.

Fare l'Aria s'intègre à ce titre dans le cadre d'une convention d'éducation artistique et culturelle soutenue par la Direction Régionale des Affaires Culturelles (DRAC Auvergne Rhône-Alpes), la Région Auvergne Rhône-Alpes, le Département de la Haute-Loire et la Communauté d'Agglomération du Puy-en-Velay. Le projet s'inscrit dans un dispositif de résidence de territoire.

Une Enquête olfactive à écouter.

Nous avons mené une enquête sous forme d'entretien et de collecte visuelle en immersion dans le territoire pour tenter de comprendre comment les odeurs sont mobilisées dans des manières de faire lien. Nous sommes allés voir des parents d'élèves qui ont accepté de nous parler de leur manière de faire sentir dans le cadre de leur activité professionnelle, un agent des archives départementales, un artiste-ethnographe, fondateur d'un musée des croyances populaires, des institutrices et des instituteurs, un musicien joueur de serpent, une association de pratique artistique pour les publics en insertion, une céramiste et un sculpteur. À partir de ces échanges, nous avons produit une série documentaire que vous pouvez écouter sur le site farelaria.ateliersdesarts.fr



Nous nous sommes mis à l'écoute de personnes qui "font sentir" le territoire. En suivant ce QRcode, vous pourrez les entendre à votre tour.

Les Olfacterres, des objets qui font sentir

Pour documenter ces gestes et ces matières qui "font sentir", nous avons proposé d'imaginer des objets originaux que nous avons appelé des olfacterres. Il y a des soupes aux cailloux - on vous en reparlera - qui sont réalisées à partir de matériaux issus des ateliers des parents d'élèves participants. Il y a des sucs, des cloches à sentir en céramique dans lesquelles leurs créateurs ont représenté une odeur du territoire. Il y a des éventaires, des éventails utilisés lors de la restitution publique. Il y a enfin une série d'objets conçus pour documenter les gestes collectés dans l'enquête : l'égoussoir de la crémière, l'enfumeur de l'apiculteur, le bol à cheveux de la coiffeuse, la pelle à sentir du boulanger ou encore l'alambic du corniste.

Une expo-cartographie

Avec la complicité des équipes du musée Crozatier*, l'ensemble de ces productions a été rassemblé dans une exposition du 16 juin au 3 septembre 2025. En lieu et place d'une carte graphique, nous proposons aux visiteurs une expérience subjective et sensorielle d'une géographie des odeurs du Velay.

*Musée Crozatier Pays d'Art et d'Histoire du Puy-en-Velay



Une sculpture sociale

Le Musée International de la Parfumerie* de Grasse, soutien précieux de ce projet, nous a aidés à mobiliser l'entreprise IFF. La parfumeuse Gwendoline Leroy a accepté de réaliser 5 parfums à partir des récits d'odeurs collectés lors de l'enquête. Avec l'aide de Gilles Burois médiateur du MIP, nous avons performé une lecture olfactive au jardin Henry Vinay à l'occasion de la fête de la musique au Puy-en-Velay.

Ce livre tente de faire le récit de cette expérience aux multiples facettes et des différentes formes qu'elle a produites au cours de la période de février à juin 2025.

Articulé autour d'un journal de bord, il reprend une forme chronologique proche d'un almanach. Le volume comporte des pages jaunes qui témoignent plus particulièrement des pratiques d'ateliers réalisées avec les publics du territoire.

*MIP



À propos des co-auteurices

Jean-Sébastien Poncet est Designer plasticien. Il intervient en milieu rural ou urbain sur la conception d'espaces, de mobilier ou d'installations, mais aussi sur des phases de concertation et d'études préalables aux projets d'aménagement. Ces dernières peuvent émaner de collectivités, mais aussi d'associations ou d'habitants pour lesquels il essaie de trouver des formes qui permettent de rendre sensibles les relations entre humain et non humain dans la prise de décision collective. Dans son travail de recherche en design, il s'intéresse aux sols anthropisés et aux processus d'artificialisation qui les font advenir.

Delphine Hyvrier est artiste plasticienne, docteure en art industriel. Son travail porte sur des lieux où la notion de "nature" n'est pas consensuelle et met à jour des fractures sociales et des enjeux de pouvoir. Elle s'intéresse particulièrement aux conséquences culturelles, sociales, poétiques de l'extractivisme et à l'abandon des cultures de subsistance. Son travail artistique s'appuie sur des enquêtes documentaires, entretiens, investigations ethnobotaniques et prend des formes variées : podcasts, jardins, fresques, broderies.

>>>

Pour faire une soupe
aux cailloux.

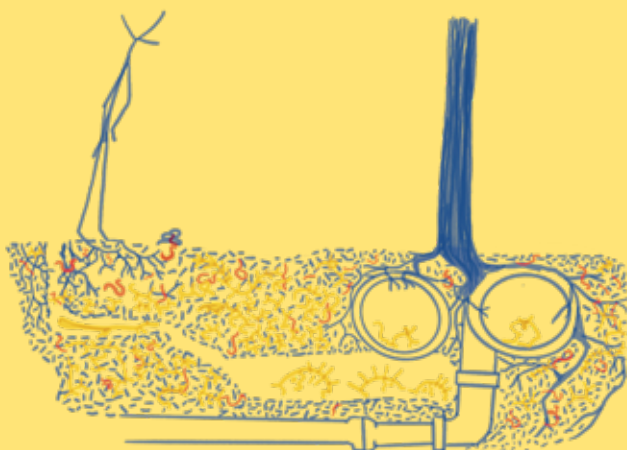
Pour parler de ce qu'on
allait faire avec les écoliers
et leurs instituteurs et
institutrices, nous avons
produit une série
d'illustrations



Le problème avec les odeurs,
c'est que c'est plus **DIFFICILE À**
ATTRAPER que les papillons.



ON A BEAU TENTER DE LES
METTRE EN BOITE, ELLES
FINISSENT TOUJOURS PAR
S'ÉCHAPPER.



Sur le sol où nous habitons,
DE TOUTES LES ODEURS
QUI EXISTENT, LA PLUPART
DE CELLES QUE NOUS
CONNAISSONS VIENNENT
DE LA TERRE. Des plantes qui
poussent aux animaux qui les
broutent, toutes les matières
odorantes que ces êtres vivants
produisent viennent du sol.



Les odeurs proviennent de la nature, mais aussi de nos activités, de notre façon de transformer de la matière. IL Y A UN LIEN ENTRE LES ODEURS ET LES GESTES QUI LES ACTIVENT.

Par exemple en faisant de la sciure, quand on scie du bois, en transformant du cuir pour faire un sac, en coupant des cheveux pour te faire une belle coiffure ou en faisant la cuisine, toi, tes voisins, ta famille allez "FAIRE SENTIR" des odeurs particulières.



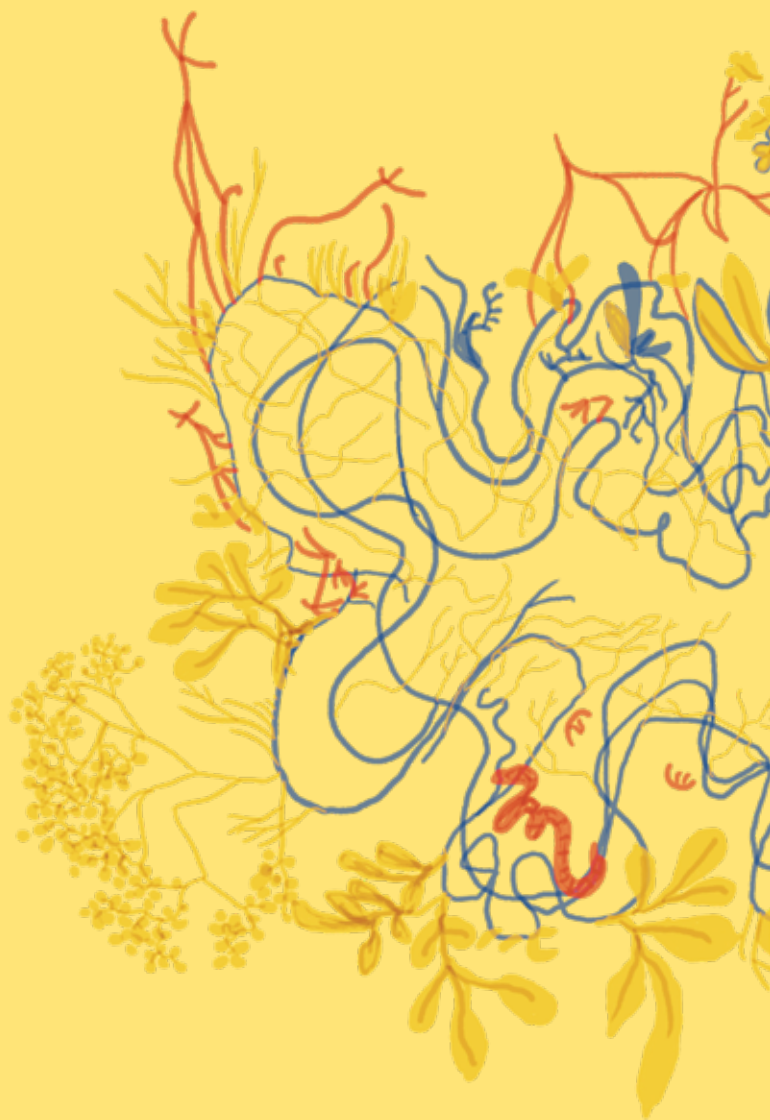
CETTE MATIERE QUI SORT
DE L'ATELIER, DE LA CUISINE
OU DE L'ENDROIT OÙ
TRAVAILLENT TES PARENTS,
VIENDRA UN JOUR OU
L'AUTRE SE MELANGER AU SOL
SUR LEQUEL NOUS VIVONS.
DES ORGANISMES VIVANTS
VIENDRONT S'EN NOURRIR OU
BIEN L'HABITER.

Des champignons, des plantes vont
pousser dedans. À leur tour, ils
dégageront de nouvelles odeurs.

C'EST CE PHENOMENE
VIVANT DE TRANSFORMATION
DE LA MATIERE EN ODEUR
QUE NOUS ALLONS TENTER
DE RECREER DANS DES
SOUPES AUX CAILLOUX.

Nous proposons de fabriquer
des cailloux avec des matières
trouvées autour de nous et dans
les lieux de travail de tes
parents.

C'est comme si on voulait
prendre une photo du paysage
qui nous entoure. Mais à la
différence d'une photo qui
ne change jamais, les odeurs
contenues dans notre soupière vont
se transformer dans la durée.







Nez en gelée et charcut' dehors

Lundi 3 février 2025, c'est le premier jour de résidence sur le territoire. Je suis arrivé ce matin chez Pauline Bonnet. Le paysage couvert de givre semble jouer de concert avec le métier de l'agricultrice glacière qui a accepté de nous recevoir pour cette première visite. Avec un peu d'avance, je passe par les champs perdus dans la brume, les arbres et les prés gelés. Dans cette combe, il y a des haies de hautes tiges entre les parcelles. Dans les fossés, ça mousse par endroits. Ce n'est pas le désert, mais tout semble en suspens, dans l'attente d'un peu de chaud pour que les affaires reprennent. Le bout du nez tout gelé ; on ne sent pour ainsi dire rien.

Arrivé dans la cour, deux beaux chiens jaunes un peu massifs mais débonnaires me font bon accueil. Ils ont l'air contents et crados, comme de bons chiens de ferme, mais là encore bizarrement ils ne sentent pas grand chose. Alors qu'en bons cabots crottés, ils devraient me gratifier d'un mélange de boue croupie de relents fauves, de poils mouillés...

C'est que la vie sur leur dos, ensommeillée, sent moins, et c'est une des choses que Pauline me dira. S'il y a une saisonnalité des odeurs à la ferme, c'est que ça sent plus fort quand il fait chaud. Les bactéries s'activent, les champignons dévorent, toute une faune grouillante respire : au printemps, ça sent l'humus en train de se faire, quoi !

À côté d'un bachat aux eaux un peu troubles, il y a dans l'air une odeur de cochonnaille presque appétissante. Faut-il qu'elle soit forte ou bien encore chaude de sa préparation ? C'est un peu tôt pour un petit gueuleton, mais ça ouvrirait presque l'appétit. C'est que l'odorat me joue des tours, tant les odeurs sont atténuées par le froid mordant de ce petit matin tout embué. Est-ce un mirage ou l'odeur du sandwich prévu pour midi qui daube dans la portière de la bagnole ?

Pauline s'est installée en 2022 , après une première carrière de libraire sur l'exploitation de son mari, lui-même représentant d'une longue lignée de paysans. Elle est plus lait frais que lait chaud, plus lait cru que lait UHT, mais certainement pas soupe au lait. Elle parle avec force détails de ses recettes de riz au lait, de crèmes glacées avec de vrais fruits, vanille ou chocolat. À chaque fois, c'est la matière qui compte. On veut du vrai, du frais ; pas d'arôme. Pour elle cette différence compte, il y a des odeurs profondes ancrées dans une réalité de la matière; les extraits n'en font que des portraits délavés.

Ce dont parle Pauline, ce n'est pas d'un geste en particulier, précis, fini, qui ferait à lui seul sentir, mais d'une série de gestes inscrits dans une sorte d'économie des odeurs. On commence d'abord par la pousse de l'herbe, la coupe sèche au parfum de foin ou l'odeur de brassin de l'ensilage, les effluves animales et ammoniaques de l'étable, les états du lait : du chaud sorti bourru par le pis au réfrigéré du tank puis au chaud du pasto, les présures qui participent du caillé plus acide et enfin les aromatiques, confitures de fruits, gousses de vanille ouvertes au couteau ; et puis vient le moment de faire place nette. Quand tout est fini, ça sent la javel et l'alcali.



L'Egoussoir de la crémère

Quand Pauline démarre la fabrication de ses glaces et de ses crèmes desserts, elle commence toujours par le même rituel.

À l'aide d'un couteau, elle fend les gousses de vanille pour en extraire les petits grains. Dans ses crèmes desserts se retrouvent deux

plantes mayas, la vanille donc et le maïs qui nourrit les vaches.

Réalisé en PLA, le manche de ce petit couteau rappelle ce mariage d'exotisme dans la composition des odeurs d'une production bien de chez nous.

Prenons cette vanille Bourbon de Madagascar. Pauline nous raconte que ce produit de première qualité est d'abord utilisé pour les crèmes glacées. Les gousses, après avoir été vidées dans ce premier mélange, sont ensuite infusées dans un autre, séchées, broyées puis transformées en sucre vanillé qui viendra donner aux yaourts leur saveur inimitable. Il y a dans le récit de ces procédés une ingéniosité de la mise en circulation des odeurs, un respect de la matière pour laquelle on développe une attention du geste. Cette attention, on la retrouve dans le travail de son mari qui superpose aux couches d'herbe du silo la couche de maïs, à proportion de la ration des vaches. Quand il distribue le tas fermenté, la bonne composition est alors prête à servir dans la fourche.

Parlons d'ensilage ! Il n'a pas bonne presse, c'est vrai. Il sent l'aigre et pour certains il corrompt le goût du lait. Pour Pauline, il faut avoir le nez bien fin pour sentir en vérité la différence. L'ensilage dans son cas est le prix d'une autonomie productive et économique de la ferme. À part le sel, tout ce qui sert à nourrir les vaches est produit ici.



À l'école de Malrevers.

Je rencontre les élèves de l'école de Malrevers avec leurs institutrices. Dans la salle des profs on évoque les souvenirs de la Cléo, colle au parfum d'amande ou les tirages à l'alcool des écoles d'avant, le papier chaud sorti du copieur laser ou bien l'odeur du neuf des colis de fournitures prêtes à servir, mais aussi les odeurs un peu fauves des enfants qui grandissent - et ce n'est pas tous les jours facile de s'en accommoder.

Avec les enfants, on teste une gymnastique pour se préparer à sentir : respirer. D'abord, réveiller le corps, cligner des yeux, cligner des oreilles, cligner du nez. Ensuite, synchroniser la tête et la respiration : oui-non, ouvrir le diaphragme, accueillir l'air, repousser puis embrasser. Faire circuler l'air par le chant, chanter par la bouche, chanter par le nez. Se sentir - bien ou pas. Chauffer les mains, sentir et explorer sa main, sentir la main du voisin, dérouler le corps du plafond des étoiles vers le sol des vers de terre. Sentir les odeurs du milieu - qu'est-ce qu'on sent ? S' étirer, porter les bras au ciel, sentir le goût de l'air, l'ozone, le gaz des avions, la fumée des cheminées, les feuilles des arbres, s'asseoir - on ferme les yeux - l'écorce des arbres, les plats sur une table ou dans la cuisine, les animaux, les gaz d'échappement, le nez par terre - les turricules des vers de terre, les limaces, le goudron, les champignons, le pétrichor, les cailloux, le sable...

<<<

Pauline Bonnet dans son atelier de transformation



Et puis au détour de la conversation le cochon refait son apparition. Il se trouve que dans le public, il y a la petite voisine de Pauline Bonnet qui la veille, ce week-end, a fait la fête à cochon. Elle me dit que le cochon ça sent bon, qu'elle aime bien l'odeur du saucisson. C'est un peu plus tard que je recolle les morceaux : ce matin mon nez en gelée ne m'avait pas menti.

Sur le suc de Mercoeur

Pour prendre de la vue sur les hauteurs, je monte après le suc de Mercoeur pour finir cette première journée et découvrir un petit panneau qui pointe vers le hameau où j'étais ce matin et voilà ce que je lis : " De ce hameau que vous apercevez au loin, la Blache, est originaire Paul Vidal de la Blache, né en 1845, dont l'oeuvre majeure fut " le tableau de la géographie de la France" en 1903."

C'est dans ce hameau que ce matin je croisais Pauline Bonnet. Ce cher Géographe n'est autre qu'un des pionniers de l'école de géographie humaine dont le présent travail s'inspire humblement. La coïncidence est amusante et l'idée de prendre un Vidal Lablache comme fond de carte à la cartographie des odeurs du Velay paraît à ce moment séduisante.



Une odeur de chien mouillé

–

Saint-Geney's-près-Saint-Paulien se love dans le cratère d'un volcan. On y arrive en suivant l'épaule de la cuvette formée par son cône d'effondrement. Je vais d'abord voir les petits à l'école. Avec leur instituteur, Philippe Brun. Nous nous asseyons sur les petites chaises en tube de fer dans la salle du haut pendant que les élèves démarrent la classe dans la salle du bas avec Chantal.

Il y a deux salles, deux classes pour une trentaine d'élèves. Une petite cour en pouzzolane dans laquelle les gosses tout à l'heure iront pelleter, faire des rigoles et des ponts en petits précoces du BTP. C'est la petite école de Saint-Geney's, grande classe unique dédoublée nichée dans une ancienne école de curés avec des petits vitraux de couleur dans les passages.

Nous passons un peu de temps à échanger des idées pour maintenir le lien en attendant l'atelier de mai prochain. On a trouvé quelques billes à mettre dans le sac à malice de Philippe.

Transformer la matière pour faire sentir, par exemple en passant



une lime sur un bout de fer, en grattant du bois avec un papier de verre. On peut aussi penser aux transformations de la matière quand elle change d'état : les feuilles sèches de la tisane exhalent par exemple leur parfum quand elles sont baignées dans l'eau chaude. C'est la vapeur d'eau qui transporte leur parfum jusqu'à nos narines.

Les enfants que je rencontre ce matin sont en grande section et en CP. Ils savent bien désigner une odeur par la matière qui la contient. On parle de l'essence, des smarties ou du chocolat, de la tisane de mamie et du caca. C'est beaucoup plus difficile de mettre des mots pour des émotions quand on est petit comme ça. Mais pour les grand aussi, ce n'est pas si évident que ça. Il n'y a pas de mots propres aux odeurs. C'est un des rares cas du langage où la matière est performative pourtant. L'odeur du fer, l'odeur du bois, l'odeur de la mer, l'odeur du Coca-Cola, l'odeur de la menthe. La matière à elle seule devrait signifier une odeur. Sauf que cette manière de désigner est imprécise, incomplète, inexpressive, elle en empêche du moins la description. Comment alors détourner le problème pour en parler quand même ?

On essaie de passer par l'évocation de la mémoire, mais les souvenirs eux-mêmes n'ont pas beaucoup de prise sur les tout-petits. Si une odeur est un lieu, si c'est une personne, si c'est un animal, c'est peut-être déjà mieux. Faire classe dehors pour avoir de vraies odeurs sous la main et mettre en jeu le corps pour pallier le langage qui boite, c'est une idée aussi à creuser. Bref, il me reste encore des progrès à faire pour trouver de bonnes solutions.



>>>

Willy Teyssonneyre dans
son fournil



Boulanger et ses outils, Pierre Nauton, 1950, Musée Crozatier - D.1996.1.641

Du pin pour faire du pain.

-

Après mon passage à l'école, je vais chez Willy Teyssonneyre. Il est paysan-boulangier. Passée une première carrière de mécano, il a rejoint le GAEC familial à la suite de sa mère, elle-même boulangère. Trente ans en arrière, elle a élevé un premier levain encore bichonné aujourd'hui dans son fournil. Son odeur, c'est celle de la famille. Son nez, m'explique Willy, est un outil indispensable, mais la connaissance intime des odeurs de son métier fait que quand tout va bien, il ne sent pour ainsi dire rien. C'est ce qui diffère de cet environnement olfactif familial qu'il pourra détecter. Un signe qu'il faudra interpréter et auquel il faudra éventuellement réagir.

Le paysan-boulangier me raconte que le levain absorbe les odeurs et les restitue avec force dans les saveurs du pain. Il faut donc être très vigilant notamment dans les matières qui entrent en contact. Il me donne l'exemple du savon : trouver une référence sans parfum ajouté ni odeur de savon est plutôt compliqué, mais indispensable pour ne pas marquer le goût. Dans l'effluve du pain, il y a donc un peu de celle des mains - propres - et farinées du boulangier. Une évidence qu'il est heureux de rappeler il me semble.

Quand on prélève le levain pour en garnir une pâte, on le fait avec une spatule de plastique. Les bulles éclatent de la portion qui se détache. Sorti du frigo il a une odeur acide et fraîche de bière juste décapsulée.

Autour du fournil, il y a des bûchers volumineux. À tel point que l'on pourrait se demander quand on arrive si l'on n'entre pas plutôt dans un chantier de bois de chauffage. Le four est de fait un élément central, et demande sa ration quotidienne. Du bois de pin, parce que cette essence dégage une énergie douce et constante. Parmi les gestes qui font sentir du paysan-boulangier, il y a celui de couper du bois.

Dans son garage, Willy élève une autre sorte de levain, une litière forestière fermentée (lifofer). Réalisée à partir d'humus récolté en forêt et de mélasse, cette préparation fermentée est ensuite diluée pour être épandue dans les champs. Elle permet d'améliorer la vie de leurs sols.

Lorsque Willy ouvre le fût qui la contient, une odeur caramélisée de gnôle de prune, très agréable, presque gourmande, emplit la pièce. Dans la pratique du paysan-boulangier, des complémentarités se dessinent ainsi entre le fournil et les forêts. Les bois parlent à la farine. Les pieds de froment sentent l'humus des arbres.





Pelle à sentir

Il faut du pin pour faire du pain. C'est du moins une façon de résumer l'environnement olfactif de Willy. Le pin est un arbre dont le bois brûle d'une chaleur moyenne et constante, idéale pour faire cuire du pain. Parmi ses outils, la pelle se trouve au point de rencontre entre la farine et le feu, le champ et la forêt.

Per fumum

-

Envoyer des messages de fumée aux abeilles

En début d'après-midi, je rencontre Julien Saby. D'abord apiculteur amateur pendant 15 ans, il a décidé de sauter le pas il y a seulement quelques années pour en faire son métier. L'élevage des abeilles a d'abord été le prétexte d'une belle aventure avec son père. Les abeilles sont devenues le liant d'une attache familiale entre les deux hommes.

Envoyer des messages de fumée aux abeilles

Nous parlons de l'enfumeur, ce petit récipient disperseur de fumée qui permet de calmer les abeilles quand l'apiculteur intervient sur la ruche. Il ne s'agit pas dans son usage d'asphyxier les abeilles, mais de leur communiquer la présence de l'apiculteur. L'enfumage est un langage : l'habileté de l'éleveur à produire une fumée froide avec quelques herbes sèches, sa composition odorante, sont autant de choses signifiantes pour l'abeille.

En retour la ruche "ventille". De concert les ailes des abeilles expriment les arômes de la miellée. Une odeur qui rend heureux Julien Saby.

Des odeurs stressantes, des odeurs de mort font aussi partie, malheureusement, de celle que l'apiculteur connaît et craint de sentir apparaître dans le rucher. La fragilisation des abeilles par les polluants, l'usage des produits phytosanitaires dont le glyphosate dans les champs ou bien l'infestation de la ruche par un parasite comme le varois peuvent être responsables de la destruction d'un essaim. Il est ainsi arrivé à Julien comme à d'autres apiculteurs de trouver des ruchers entiers décimés.

Sentir le paysage est un moyen de s'en prémunir. On se passe aussi entre apiculteurs des bon plans, des zones plus sûres où les agriculteurs n'épandent pas de produits toxiques dans leurs champs. Julien est un apiculteur transhumant, il transporte ses abeilles d'un lieu de floraison à un autre. Au fur et à mesure de l'avancée de la saison, il passe des garrigues aux odeurs de thym, aux gorges de l'Ardèche où fleurissent le châtaigner ou l'acacia.



L'enfumeur de l'apiculteur

Quand Julien s'approche des ruches, il prévient les abeilles par des signaux de fumée. Cette version à tête d'humain est une réinterprétation d'un enfumeur fabriqué par un paysan ardéchois au début du 20^e siècle. C'est du moins ce qu'en disait l'antiquaire qui le vendait. Il y a peut-être un

autre "enfumage" à cet endroit.

C'est à partir d'une image dont nous ne disposons pas des droits, que nous avons réalisé un dessin qui a servi de base à Marie Lac, céramiste et enseignante aux Ateliers des Arts, qui a réalisé cette pièce >>>



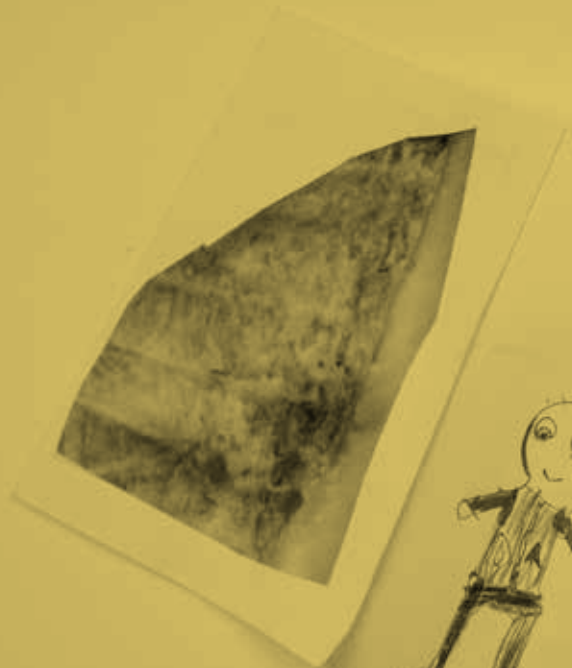
Un carnet d'odeurs?

À l'école de Chaspuzac, je rencontre Karine Pralon. Nous faisons connaissance avec sa classe de CM1 /CM2. L'école est un peu plus grande que celles que j'ai pu visiter jusqu'ici. Une zone industrielle avec certains hangars aux proportions importantes, des lotissements, etc... Avec l'institutrice, nous abordons le langage des odeurs. Comme ailleurs, nous ne sommes pas habitués à en parler. On est obligé de faire des métaphores, de parler d'autre chose pour décrire des odeurs. La poésie peut être une façon de s'en emparer. Je lui propose de reproduire ce petit exercice de description que nous avons initié et de prendre note du lexique qu'inventent les élèves à son propos. Elle compte de son côté mobiliser des ressources du côté de l'édition jeunesse. Quelque temps après, elle reviendra vers moi en exprimant ses difficultés à faire vivre ce sujet en classe.

Avec Delphine, nous imaginons alors un petit protocole pour constituer un carnet d'odeurs. Nous avons identifié cette façon de faire chez les parfumeurs, qui à la manière d'un carnet de voyage notent les sensations, les imaginaires qu'ils associent à des odeurs. C'est en fait un peu ce que nous avons réalisé au travers de ces enquêtes poétiques.



Use



Où?

Quand est-ce
que ça sent plus fort ?



une

ferme

On met le herbe

plac

comme longui
quand j'ai enterré mon longui

3

8

elle

De la soupe au cailloux à la Pinatelle du Zouave

—

À la gare SNCF du Puy-en-Velay, je retrouve Delphine. L'artiste-chercheuse avec qui j'ai déjà travaillé à d'autres occasions apporte un point de vue saillant sur les représentations du territoire et sa sensibilité dans les façons de mener les entretiens. En tant que chercheuse, elle s'intéresse aux cultures paysannes et à leurs manières de faire relation avec le vivant.

Transmettre des odeurs.

Ce qui m'intéresse dans son expérience, en particulier pour ce projet, c'est que son travail part d'une question sur la transmission des connaissances de la nature. Dans un temps pas si lointain, celui de nos grands-mères, pour certain.es de nos mères, on savait plus facilement nommer des plantes, des matières, en connaître les propriétés pour se soigner, connaître des gestes qui permettaient de les transformer pour en faire des objets ou les réparer. Des choses qui a priori rendent plus autonomes, moins dépendant.es d'infrastructures destructrices de l'environnement. Comment se fait-il que ces connaissances précieuses dont la transmission prenait une part importante des relations humaines, se soit trouvée dépréciée, jugée suffisamment inutile pour être passée sous silence ?



Leur réactivation contemporaine par de nombreuses communautés apprenantes est elle aussi un signe de ce questionnement.

Ce qui nous occupe dans ce projet est aussi de l'ordre des transmissions. Comment transmettre des odeurs ? Que nous transmettent-elles ? Nous permettent-elles de rendre sensible des liens entre un territoire et ses habitants ?

En fin de matinée, nous allons faire un tour au puces en quête de récipients pour fabriquer nos Olfacterres. On imaginait travailler des terrariums, mais peu de bocaux en verre retiennent notre attention. En croisant des soupières et d'autres gamelles, nous commençons à nous intéresser à un imaginaire plus proche de celui de la nourriture. Lever le couvercle, sentir la bonne soupe, un pot-au-feu chez maman, des patates mijotées dans du beurre, du fromage ou de la crème, des poissons de roche recuits cet été aux Goudes...

Après tout, la proposition de départ faite aux élèves est de l'ordre de la soupe aux cailloux. Ce choix s'impose peut-être, il nous enthousiasme, mais il suppose une petite inflexion, il demande donc encore un peu de maturation.

La Pinatelle du Zouave, où nous allons déjeuner d'un sandwich, a donné des arômes complémentaires au récit de Willy Teyssonneyre, le paysan-boulangier que j'ai rencontré le jour précédent. Nos pas dans l'humus s'assourdissent de couches d'épines épaisses dans cette forêt autrefois domaine des boulangers. On prenait leurs branches aux arbres pour les donner aux fours à pain. Il y a quelques gemmes de résine qui perlent aux membres torturés de ces pins taillés en trognes. Leur piquant de térébinthe et de sève complètent un portrait olfactif déjà bien riche.







De retour à la Blache

Nous entrons dans le labo de Pauline. Nous avons des prises de son à faire de ses étapes de travail. Après un lavage de mains, c'est avec charlotte sur la tête et sabots en plastique que nous entrons.

Il y fait une chaleur moelleuse. Les odeurs du lait tiède se mêlent à celles des produits d'entretien. Pendant que la laitière prépare ses pots et ses ustensiles pour le lendemain, son employée remue un sirop de différentes qualités de sucre. On sent les confitures de lait. Nous laissons nos affaires pour aller faire un tour de ferme. Nos pas nous mènent par la campagne. Le temps s'est fait plus doux que l'autre jour. Les ruisseaux rigolent et les chemins chantent sous nos pas.

Nous empruntons un chemin que nous espérons voir déboucher sur la route de retour vers la ferme. Finalement, il nous permettra de la rejoindre, bien qu'après plus de temps que nous l'aurions pensé. L'agrandissement des fermes a aussi ses effets sur les possibilités de circulation à pied dans les campagnes : la taille croissante des parcelles font de plus grands détours. Ça a peut-être l'air d'être un peu hors de notre sujet...

À vrai dire, je peste un peu, cette vallée est bien préservée. Mais en fait, sentir est affaire de distance. Il y a peu d'odeurs qui ont cette portée au kilomètre comme le fumier ou le feu. Impossible de distinguer la feuille de la ronce légèrement fruitée de l'astringence de la tige du saule à moins d'un mètre et que dire de la violette qui réclame courbette, qu'on pose sa fraise sur le sol. Il est certain qu'un paysage qui d'une certaine façon s'uniformise offre moins d'expériences olfactives possibles. Elles le sont d'autant moins que les opportunités se referment de s'enfoncer dans ses replis par des sentiers que les remembrements recouvrent. Sentir, c'est aussi rentrer en contact. Cet éloignement de la nature, comme la séparation d'avec le monde agricole dont on ne cesse d'entendre parler, se joue probablement aussi dans ces effets de mise à distance. L'odeur des bons produits de la ferme ne résout pas ce problème un peu compliqué, mais c'est une manière d'y contrevenir.

Dans le parfum d'une crème glacée, d'un miel ou d'une croûte de pain, il y a celui du champ, de la forêt, de la terre, des vaches et des abeilles et des autres êtres qui les peuplent.



Du Fromage et des demi-poneys

-

Jeudi, 4^e jour de résidence. On a eu du mal à démarrer. La nuit précédente a malheureusement été bien difficile. J'ai été malade. Ce matin j'ai tenté de récupérer des forces pendant que Delphine a dérushé les premiers entretiens. En ce début d'après-midi, je ne suis pas dans un état bien assuré. On arrive en voiture. Ça grimpe sévère et ça tourne.

Dans la montée on croise une femme arrêtée. C'est Brigitte. Nous la retrouverons plus tard dans le local de "Dis moi où tu vis", mais à ce moment-là de l'histoire, c'est juste une inconnue. Son sac de randonnée sur le dos, elle semble contempler quelque chose dans la haie qui jouxte la route. Delphine me dit y avoir vu une grosse meule de fromage.

C'est un peu faible, un brin vaseux que je franchis la porte du local à Ours. Le fond de la rue de la forge débouche sur un chemin de ferme.

Dans le champ d'à côté bordé de pierres s'ébattent des demi-poneys. Ils sont tout bourrus de leurs poils de l'hiver. Ils doivent sentir un peu la boue séchée, coincée dans leur toison, un peu cette odeur de crottin et de bête chaude qu'ont les chevaux. Dehors ça sent comme une rumeur de printemps. Il fait froid, rien ne pousse pourtant, mais tout est prêt. C'est du moins ce qu'on se dit avec Delphine

Je dois faire des efforts de présence pour présenter notre proposition de participation aux bénévoles de "Dis moi où tu vis". Aurélie Lozano, l'animatrice arts plastiques, nous présente brièvement puis nous décrivons les raisons de notre présence aujourd'hui et ce que nous faisons dans le coin cette semaine. Quand on parle de meule...

Je leur raconte également que lors de la fête de la musique, le 21 juin 2025, on invite le public à participer à une expérience sensorielle et olfactive inspirée du territoire. Nous proposons d'activer un dispositif olfactif issu de la démarche d'enquête et de cartographie des odeurs à la rencontre des habitants. Cette performance s'accompagne d'une causerie avec les artistes et des acteurs du monde des odeurs autour de l'idée de "faire sentir" : comment le geste sur la matière active des odeurs ? Nous proposons à celles et ceux qui sont venus de participer à sa réalisation.

Après leurs réactions plutôt positives, un peu dans l'attente d'une pratique qu'ils jugent plutôt inhabituelle mais engageante, une discussion s'installe. Delphine profite de l'occasion pour initier un "group studies" autour des odeurs. Tasse de tisane chaude dans la main et spéculoos dans la bouche, j'écoute, d'abord les réponses gênées qui s'enchaînent les unes après les autres. C'est compliqué. Et puis les digues se rompent. Elles et ils savent parfaitement parler de ce qu'ils sentent.



Il y a des choses intimes ; la peau d'une orange qu'on voudrait garder quand ouverte son parfum emplit tout l'appartement. De ces bonnes odeurs qu'on garde avec soi comme des doudous dans lesquels se réfugier quand ça va moins bien.

Il y a des mauvaises qui sortent aussi. Quand Delphine fait remarquer qu'on ne parle que des bonnes. Les tanneries par exemple font l'unanimité avec leurs odeurs de cloaque et de bêtes crevées. C'est vrai que dans le coin, ça ne sent pas que la verveine. Situées à l'entrée du Puy, ces usines de traitement des peaux animales sont un marqueur olfactif historique de la cité vellave. À ce qu'il paraît, on les sent surtout quand la météo va changer. Il y a aussi la présence que laissent dans l'ascenseur - plus souvent des messieurs - cette odeur des gens trop parfumés que certaines perçoivent comme une sorte d'effraction dans leur intimité.

Et puis il y a Brigitte qui ne parle pas trop. Jusqu'à ce que Marie l'interpelle. D'une voix timide, elle regarde la table.

” Les odeurs, c'est ma passion. ”, dit-elle. Elle nous parle de l'odeur du sommeil et sa chambre d'enfant qu'elle demandait qu'on garde fermée pour la retrouver après l'école. D'une balançoire dans un jardin à Fraisses, d'une cuisine aillée à Menton, du mélange de mer et de gasoil d'un moteur de Ferry traversant la Manche...

Nous écoutons autour de cette table un roman de l'intime distillé par la magie de poèmes de quelques phrases qui se succèdent comme autant de moments d'une vie entraperçus par le nez.





Tu sens Nuances et Reflets

—

À la fin de la journée, nous arrivons à Aiguilhe dans le salon de coiffure de Pamela Chazot. Elle est un peu soucieuse. Pour tout dire, elle n'est pas certaine d'avoir quelque chose d'intéressant à raconter. Pourtant, l'univers olfactif du salon est vaste.

Il y a l'odeur des cheveux bien sûr, quand ils sont mouillés au rinçage ou bien chauffés par le sèche-cheveux. Mais aussi une variété de parfums, issus d'un herbier exotique : ylang, lait de coco, beurre de karité, aloe vera, fleur de moringa... Le monde se trouve convoqué sur la tête de ses clientes.

Ces odeurs ont évolué au cours des années avec les modes capillaires. Les permanentes se font aujourd'hui plus rares que dans les années 90. C'est plutôt une bonne chose, disons que les produits utilisés pour les faire tenir ne sentaient pas la rose. Les parfums également ont une durée de vie. Ils sont aussi sujets à des modes. À des compositions plus sophistiquées ont succédé des formulations a priori plus simples, ancrées dans ce que Pamela appelle la "naturalité". À un produit est associée une plante qui aurait des vertus dans le soin des cuirs chevelus. A priori l'odeur du produit, c'est l'odeur de cette plante qu'on retrouve immanquablement

dessinée sur le flacon. Ce qui fait que l'étagère de la coiffeuse pourrait ressembler à un herbier. Est-ce qu'à chaque fois ces plantes ont une odeur "agréable" ou suffisamment puissante pour masquer l'odeur de ses autres composants ? Est-ce bien à cette plante sur l'étiquette que ressemble l'odeur qui sort du flacon ? Qu'est-ce que ça sent un produit de soin capillaire sans parfum ajouté... ?

Pamela sélectionne des produits les plus sains possibles. Certaines clientes lui font remarquer parfois qu'ils sentent bon, mais la coiffeuse ne les sent pas vraiment. À vrai dire, la puissance des parfums et de certains produits chimiques comme l'ammoniaque qu'elle utilise pour permettre aux teintures de prendre sur les cheveux lui donne l'impression d'un ensemble coutumier. D'une certaine manière, elle nous dit ne plus vraiment y faire attention. Pour tout dire, la persistance et l'agressivité des odeurs qui pourraient être individuellement agréables créent un environnement olfactif devenu pesant. Pamela a besoin de passer à autre chose, et c'est d'ailleurs en route. Elle remarque pourtant que certains de ses amis reconnaissent l'odeur du salon : " Tu sens comme Nuances et Reflets."

Wilém Flusser nous dit que " Les outils du coiffeur sont ceux du jardinier en miniature. Les deux gestes sont donc comparables. Une telle comparaison pose des questions, lesquelles, si elles sont prises au sérieux, peuvent éclairer certains problèmes existentiels de l'actualité. On peut se demander, par exemple, s'il s'agit dans le jardinage d'une espèce de cosmétique élargie, ou si, au contraire, les instituts de beauté ne sont que des laboratoires d'un urbanisme en miniature." Peut-être pourrions-nous dire aussi avec Gilles Clément que les coiffeurs coupent et ratissent un jardin planétaire sur les têtes dont ils soignent les cheveux. Que nous racontent ces plantes ?



Le bol "herbier" de la coiffeuse

Dans ce bol de coiffure pour shampooiner les cheveux, nous avons reproduit les différentes plantes à partir desquelles sont réalisés les parfums utilisés dans le salon de Pamela.

Cet objet a été réalisé avec l'aide de Marie Lac, céramiste et enseignante aux Ateliers des Arts.

À l'école de Blanzac

Nous sommes accueillis par Jean-Rémy Bomboy. Pour lui, le sujet des odeurs a une position contradictoire. C'est peut-être le plus animal de nos sens, mais le simple fait de l'engager dans une discussion lui donne tout de suite une dimension conceptuelle, plus difficile à saisir que la vue, le goût ou le toucher.

L'odorat n'est pas un sens que Jean-Rémy utilise consciemment, mais il est conscient de son importance. Il nous avoue ainsi avoir plus de facilité à reconnaître les gens à l'odeur qu'à la vue, quand il les croise dans la rue. Les odeurs comme la musique s'inscrivent pour lui dans une durée, un instant. Leur perception est difficile à décrire, nous manquons en tout cas de mots pour le faire. Faudrait-il en inventer ? Il a prévu en tout cas de travailler avec un auteur à l'occasion du printemps des poètes. Il propose également d'introduire les odeurs dans la lecture de paysages. Que sent par exemple le village, les odeurs de cheminées, l'herbe coupée au début du printemps...

Quand nous discutons avec les enfants, nous leur demandons d'associer les odeurs des matières avec des lieux, des animaux. Le sucre a l'odeur de la poule blanche, le ballon a l'odeur du magasin ou bien est-ce l'inverse ? Dans ce petit jeu un peu surréaliste, des mécanismes se mettent en place qui pourraient bien se développer.



>>>

Pamela Chazot dans son salon de coiffure









l'alambic du tubiste

Loïc, le professeur de tuba évoque l'odeur des orchestres de cuivre, ou le souffle humain réagit avec les métaux dont sont faits les instruments. Nous avons transposé cette fonction inattendue d'alambic dans un objet qui ne servirait qu'à produire cette réaction entre le cuivre et l'haleine de l'utilisateur.

44 tonnes sensibles

-

Nous arrivons après 14h dans le garage poids lourds où Josiane nous accueille. C'est elle qui a accepté de nous recevoir. On s'est dit au téléphone qu'on arriverait peut-être à convaincre son fils Kevin Sommacal, gérant de cette entreprise dont l'activité s'est diversifiée au fil des années : reconditionnement de pneus, réparation de systèmes hydrauliques et depuis peu commerce en ligne de pièces détachées VL.

Il nous accueille avec un sourire ou pointe un soupçon de malice, mais préfère dans un premier temps laisser à sa mère le soin d'entamer l'entretien. Nous traversons les bureaux flambant neufs de "44 Tonnes". Josiane Jamon nous présente l'activité. En théorie elle est à la retraite, mais elle n'est pas prête de s'arrêter. Quand nous la questionnons sur l'environnement olfactif, elle nous dit tout simplement qu'il n'y a pas d'odeur dans son métier...

C'est un peu l'angoisse dans le casque je dois dire. Et puis, elle

Pissenlit & benzaldéhyde

L'odeur de graisse et de pneu du garage de Josiane et Kevin me saute par hasard au nez dans ma cuisine. Je fourre ma truffe dans un bouquet de roquette.

La ressemblance est évidente. L'odeur du latex dont cette plante est une des productrices ressemble à celle de l'hévéa dont est extrait le caoutchouc dans les plantations tropicales.



>>>

Kevin Sommacal dans son atelier.



Depuis quelques années, une production est à l'étude pour fabriquer des pneus à base de pissenlit - plante de la même famille que ma roquette. Une autre odeur me revient. Dans son atelier, Kevin ouvre une peinture aérosol. Cette odeur, je la connais bien, j'en ai souvent utilisé. Bizarrement, c'est une odeur chimique d'amande amère. Il se trouve que le benzaldéhyde, utilisé comme solvant de peinture et adjuvant dans les carburants est aussi présente dans l'industrie de la pâtisserie pour donner ce gout d'amande amère si caractéristique.

dit : ” mais c’est ma petite fille qui m’a dit : mais si mamie, l’atelier de papa il y a plein d’odeurs dedans ”. Elle nous avoue avoir un penchant pour le papier. Dans un secrétariat, ça se comprend.

Sur ce, nous rejoignons finalement Kevin, qui semble en fait curieux de notre enquête. Kevin prendra avec nous presque une heure de son temps bien précieux pour nous faire sentir les matières : huiles, pneus, liquides nettoyants, machines... Il nous détaille les gestes et les outils, allumant ses machines exprès pour qu’on ait les sons. C’est la fête. Je dois dire penaud que je n’arrive pas à faire la différence entre les huiles de flexible et les huiles de coupe... Et que je suis tellement concentré sur ce qu’il dit que je me rends compte que j’enregistre dans le vide, heureusement depuis (seulement, fatigue) une petite dizaine de minutes à la fin de notre entretien. On a fini sur le portable de Delphine.

Après cette incroyable visite olfactive digne d’une promenade en parfumerie, Kevin conclut tranquillement en nous racontant qu’être mécanicien, ce n’est évidemment pas seulement la logique, la rationalité, la connaissance des mécanismes... C’est aussi savoir apprécier des odeurs, des textures, des sons. Il faut effectivement un odorat développé pour être capable de capter les degrés de chaleur, les différents types d’huiles dans des atmosphères aussi saturées que peuvent l’être des ateliers comme celui-ci. Et ce qu’on comprend en écoutant Kevin, c’est que toutes ces précisions, pour qui sait les sentir, sont passionnantes à travailler.





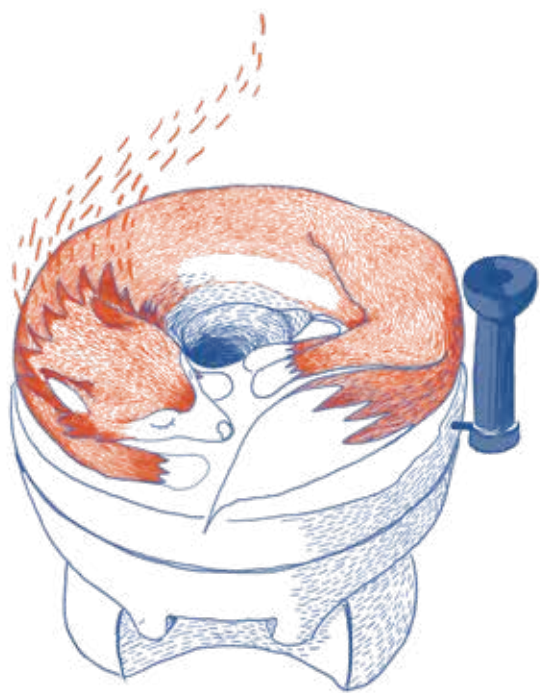
Dans l'oeil des SUCS.

—

Cette après-midi, avec Delphine, nous sommes allés faire un tour au Musée des Croyances Populaires au Monastier-sur-Gazeille. On a en tête l'idée de savoir comment ça sent dans les contes et légendes de Haute-Loire.

Il y a, sur la place du village en travaux, un château tout ce qu'il y a de médiéval. Ça pourrait être l'illustration d'un livre scolaire tant il est à l'image qu'on se fait du fortin. Un donjon austère flanqué de quatre tours en pierre de lave d'un rouge sombre, le tout orné de modénatures gothiques dépareillées, se repose en contrebas d'une esplanade de terre battue. Son gore tout neuf est marqué d'un passage de roues dans lequel quelque malicieux a dû trouver passionnant d'y aligner de petits cailloux. Il y a comme une odeur de drac ou de lutin par ici ; on ne sait pas bien où c'est, mais on doit être sur la bonne voie.

Confirmation auprès d'un duo de sympathiques autochtones en chantier, c'est bien dans le château qu'on trouvera Patrice, l'artiste plasticien conteur, créateur du Musée des Croyances Populaires.



Quelques marches en contrebas, nous contournons la bâtisse. Une porte est ouverte par laquelle nous entrons. Les pièces éclairées, équipées d'un mobilier paysan, ont tout du décor de reconstitution. À ceci près qu'elles accueillent un peuplement de saynètes. Dioramas ou tableaux en séquences illustrent des contes et des légendes que Patrice collecte sur le plateau depuis trente ans, entre Haute-Loire, Ardèche et Allier.

Face à une table rustique qui doit tenir lieu de banque d'accueil, nous entrons. Bonjour ! Une voix nous répond comme portée en écho par la pierre.

Bonjour !

Il se passe peut-être trente secondes, peut-être une minute avant que le maître de ces lieux n'apparaisse... dans une odeur de soufre.

Patrice nous parle d'abord de l'odeur du diable et de celle de la sainteté.

Dans la tradition orale populaire de Haute-Loire, le diable est précédé d'un relent de soufre. Cette odeur que l'on sent près des sources volcaniques sort de la terre où habitent les démons. On raconte que Dieu avait accordé à Satan, alors enfermé sous terre à la création du monde, le droit de regarder le monde par un volcan. Mais quand le divin père, occupé par sa création, eut le dos tourné, le malin perça le Velay d'autant de trous de taupe que possible pour avoir l'œil de partout. Le déluge mettra fin à la fête, mais l'œil du diable est-il encore dans le suc ? Les saints, eux, meurent en odeur de sainteté et leurs reliques exposées dans les chapelles alentours embaument la myrte ou le romarin.

Galien, un savant romain auteur d'un important traité de médecine, prête aux mauvaises odeurs le pouvoir de provoquer des maladies. L'odeur d'un corps en décomposition, d'un fruit en train de moisir est un signal tout à fait certain que quelque chose ne va pas bien. Il n'y a aucune chance par contre qu'elle vous transmette le choléra ou juste une bonne gastro. On retrouve cette confusion entre le messenger et la cause dans les croyances paysannes, pour lesquelles les odeurs ont des pouvoirs magiques. Aucun problème donc, pour vous guérir d'une pneumonie par la puissance olfactive d'un bain de purin, ou vous transformer en loup-garou par inhalation d'une décoction à base de millepertuis et de morelle noire.

Dans les sociétés paysannes, le berger suit ses troupeaux. Cette condition mobile, au contact du dehors, lui fait disposer de temps pour s'instruire d'un livre et des choses de la nature. Connaisseurs des espèces de plantes qui soignent et parfois tuent, les pasteurs et bergères seront souvent accusés de sorcellerie.

Nous apprenons au détour de la conversation que Saint-Jean d'été, c'est la fête des bergers. Il se trouve que nous avons envie de faire des meules d'odeur en référence aux meules de la Saint-Jean, pour notre activation du 21 juin, il y a des chemins qui se croisent on dirait.

Patrice nous montre dans une vitrine de tout petits cailloux : les étoiles de la Saint-Jean sont des pierres en forme d'étoile à cinq branches. On les trouve en chandelles, empilées comme des petites pièces de monnaie. Les bergers les portent contre eux dans de petits sachets, dans leurs culottes et leurs sabots. Le Jean est peut-être en odeur de sainteté, mais il y a fort à parier que ses étoiles sentent la chaussette.

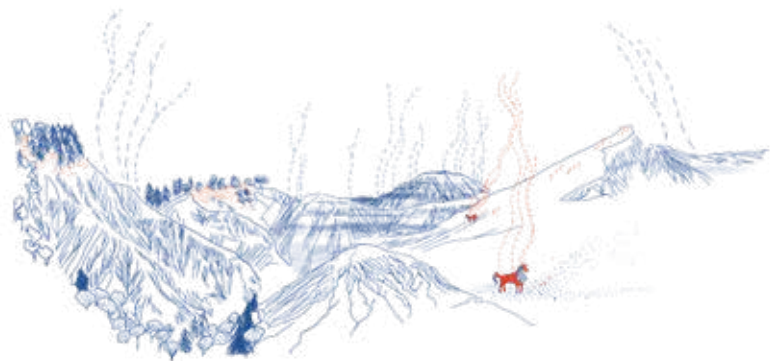
Outre les herbes odorantes, le sel - unique conservateur disponible, agent essentiel de nombreux procédés de fermentation - est le moyen dont dispose le peuple pour chasser les odeurs de corruption, ou du moins les empêcher d'advenir. Il revêt un pouvoir magique que l'on retrouve en sorcellerie pour par exemple délimiter des périmètres de protection contre le diable. Ainsi, ces paysans qui au sortir de l'hiver font le tour de la ferme, en jetant du sel d'une jatte au-dessus de l'épaule droite crient à tue-tête : " tu ne gagneras pas tu ne gagneras pas ! Tu ne gagneras pas ! ".

Cet élément essentiel dont on ne saurait se passer fait l'objet encore jusqu'à la fin du XVIII^e siècle d'une taxe largement décrite : la gabelle, avec laquelle il faut ruser pour ne pas être détroussé. Un renard en guise de conjuration fiscale veille ainsi au grain, lové sur les moulins à sel vellaves.

On se demande dans quelles atmosphères olfactives les contes qu'a recueillis Patrice ont pu être écoutés. Il nous raconte son expérience dans une chaumière où le feu de bois, la soupe mijotée dans une marmite suspendue à un crochet au-dessus du foyer, donne une dimension toute particulière aux récits. Le bois qui brûle, la fumée qui s'en dégage comme la suie qui s'accroche aux murs de pierres, forme un premier bouquet. Alliée aux exhalaisons des animaux qui vivent en membres de la famille sous le même toit que les humains de la maisonnée, la paille en jonchée ou le chaume sur la tête prennent, avec l'humidité, une tonalité moisie et tiède qui vient au fond soutenir ce paysage olfactif confiné des hivers d'autrefois.

Nous nous trompons un peu de route pour rentrer. Au détour d'un itinéraire buissonnier, nous passons tout près des carrières entre le Puy et Blavozy. Dans les petits canyons verts d'argile du Velay, des

shetlands se rêvent en mustangs sauvages de western. Nous aussi on y croit. C'est la fin du jour, ça sent aussi le poney dans la voiture. Au passage du col, au milieu des pavillons et des hangars de la ZAC qui les jouxte, notre monture s'éloigne dans le soleil couchant, un peu comme dans une case de Lucky Luke.





À partir de moules de 3 tailles différentes, les participant.es fabriquent leur propre proposition avec pour seule consigne de cacher dans l'assiette sur laquelle repose leur suc, la représentation d'une odeur qui leur semble représenter le pays du Puy-en-Velay.

Un alambic au conservatoire.

Marie Lac est céramiste, elle remplace Pierre Pauzon - qu'on espère aussi voir revenir bientôt aux Ateliers des Arts - où elle enseigne le modelage et la céramique. Traductrice au Mexique, elle y a commencé la poterie pour ne plus jamais s'arrêter. Nous parlons ensemble des odeurs de la terre. Bien qu'elle m'explique que l'odorat soit le sens qu'elle utilise le moins, la potière décrit des odeurs de cuisson à éviter parce qu'elles renvoient des gaz, de terres croupies ou moisies, mais aussi celles de la terre qu'on modèle au creux de la main, ou encore celle de la terre sèche qui ne sentirait plus rien.

Ce dont elle me parle je crois, c'est une expression du fluide dans la terre, une histoire d'eau finalement.

L'eau qui stagne, retenue dans l'argile, la vie qui s'y installe et qui de fait pue. Et puis cette vie qui disparaît ou bien plutôt se rabougrit avec le séchage, le désert. Dans le four tout brûle, on en chasse les dernières molécules. À quelques 1200 degrés, c'est la reconfiguration de la matière, tout se reformule comme aux premiers âges de la terre.

À la fin de notre rencontre, nous évoquons les différentes argiles céramique - ont-elles des odeurs différentes ? Y a-t-il des singularités dans les différentes argiles disponibles sur le territoire ? Peut-être; mais très peu de céramistes utilisent encore des argiles qu'ils extraient eux-mêmes pour faire des pots. L'industrialisation d'extraction et de raffinage des terres à modeler a soulagé le potier d'un travail pénible, mais elle l'a probablement éloigné aussi des sensations d'une géologie spécifique ancrée dans un territoire. Marie par exemple utilise un grès de Bourgogne. Par ailleurs, d'après l'expérience de Pierre qu'elle remplace aux Ateliers des Arts, les argiles vertes que l'on voit affleurer aux alentours du Puy, de Blanzac ou de Blavozy, font de médiocres poteries d'autant qu'elles perdent cette jolie couleur à la cuisson pour un orange un peu décevant.

Aux Ateliers des Arts également, je rencontre enfin Sébastien, avec qui nous abordons un atelier autour des encres naturelles. Il évoque avec moi les odeurs de son atelier, celle des cires minérales qu'il utilise en fonderie, les limailles métalliques issues des étapes de finition. Mais à un moment de l'entretien, il se passe un truc. Il m'explique qu'il est devenu plus sensible aux odeurs corporelles. Dans une situation d'enseignement, il y a aussi des situations de proximité qu'il considère comme un peu envahissantes. Il présente le parfum comme un outil pour conserver une distance appropriée avec ses élèves.

Il se trouve qu'au commencement de ce projet, il y a un professeur de tuba et de serpent qui invite un musicien improvisateur dont une des pratiques est de jouer sous l'influence de parfums. C'est un peu à cause de Loïc qu'un conservatoire de musique finit par passer commande d'une cartographie olfactive des terres du Velay à une artiste et un designer.



Les éventaires

Les bénévoles de "Dis-moi où tu vis" et les élèves des Ateliers des Arts ont créé des éventails à partir d'encres naturelles, à base de matières collectées pendant l'enquête. Le premier atelier a proposé une initiation à l'extraction de pigments et à leur transformation en encre. Nous avons abordé les oxydations avec les oxydes de cuivre et de fer, les encres végétales par infusion/ décoction et le broyage de pigment.

En italien, entendre se dit "sentire", une des raisons de l'emploi de cette langue pour nommer ce projet Fare l'aria, littéralement faire l'air. La respiration par le nez ou par la bouche, c'est la base !

Mais ce qu'il me raconte, c'est une histoire de tuyaux, de bave et de réactions chimiques. " Les cuivres, c'est un peu comme des alambics." Les métaux de l'instrument s'oxydent au contact de l'haleine des musiciens. C'est pour cela qu'il faut constamment nettoyer son instrument, mais pour le tuba, c'est un peu plus compliqué. D'ailleurs, on ne s'en rend pas compte quand on y est, mais il suffit de sortir et de revenir dans une classe d'orchestre de cuivres pour sentir une odeur qui disons... donne envie d'ouvrir la fenêtre.

Il me dit aussi que l'huile des pistons, sent l'huile minérale, une correspondance entre la mécanique des moteurs et celles des instruments de musique inventés avec la révolution industrielle. Peut-être finalement que l'odeur de l'atelier poids lourd de Josyane et Kevin ressemble à celle qui sort du cornet du tuba de Loïc.

Pour lui, l'odorat renvoie à quelque chose de primitif, qu'il ne rattache pas à une "culture". Il y a bien sûr une culture olfactive qui existe, mais le fait qu'on la fréquente peu dans notre éducation donne aussi l'occasion d'accéder selon lui à un sens plus animal, plus pur ou peut-être naïf. Loïc note que beaucoup de musiciens de cuivres sentent l'embouchure de leur instrument avant un concert. Un geste d'attachement instinctif qu'il associe à une sorte de doudou.

Je lui demande si le nez à des oreilles ou du moins si les oreilles ont du nez. Peut-on sentir par l'écoute ? Bien que la question le laisse un peu sans voix au départ, il accepte de jouer le jeu. Pour lui, on peut dire que l'on peut associer ce que l'on sent à ce que l'on



<<<

Nous avons ensuite expérimenté ces encres à partir du geste, avec pour principe d'exprimer une odeur. Nous demandions à chacun.e de se concentrer sur une odeur suivant une guidance, puis d'exprimer son ressenti en une série de gestes simples pendant des temps courts variant de 30 secondes à 2 minutes.



La deuxième session a consisté dans la réalisation des éventails.

À partir d'une découpe réalisée sur gabarit, les formats peints sont ensuite pliés en accordéon.

entend : par le souvenir d'un son on peut convoquer son odeur. Le bruit du vent dans les arbres pour convoquer une odeur de sapin, celui de la mer pour les embruns ou encore le frisson des œufs dans la poêle. L'expérience du concert olfactif l'a amené à réfléchir à son enseignement. Notamment comment transmettre des émotions dans l'enseignement musical. S'attacher un peu moins à raconter quelque chose au travers de la musique qu'à le faire sentir ou du moins ressentir.

En suivant une odeur, on déploie un lien vivant, en passant d'une matière à un être qui la transforme. Les connaissances, les croyances mais aussi ce qu'on peut imaginer, spéculer sur les actes des animaux, des humains, des réactions chimiques... engagent celles et ceux qui souhaitent s'y intéresser dans une conversation dont émerge une forme de savoir bien particulière.

Aborder l'éducation depuis l'odorat, c'est aussi fabriquer des connaissances qui permettent de se lier autrement avec le vivant.

Comme nous y invite l'historienne de l'art Clara Müller, il s'agirait d'explorer un sens autochtone des odeurs. Quel sens à l'odeur pour ce qui l'émet ? Que signifie le parfum d'une fleur pour une fleur elle-même ?... et quel sens a-t-il pour l'humain qui le transforme ? C'est cette chaîne de transformation, témoin d'un flux du vivant, qu'il paraît important de reconstruire dans nos imaginaires.



Les SUCS

Avec les élèves de l'atelier de Marie Lac, nous produisons des cloches en céramique en interprétant cette légende trouvée en chemin au Musée des Croyances Populaires du Monastier-sur-Gazeille.





L'exposition proposée au musée Crozatier, du 16 juin au 1^{er} septembre 2025, montre l'ensemble des travaux réalisés avec les habitant.es du territoire.



FAIRE L'ARIA

Faire | Sentir

La Commission
d'apprentissage
de l'air en Valais
vous a décerné
d'instaurer des cartes
des valeurs de la région.
Quelle idée étrange,
Comment décrire
un territoire
en six lettres ?

Les commissions
des régions
du Valais ont
élaboré ces
cartes à l'usage
de tous.
C'est un
travail de
collaboration.

UNE CARTOGRAPHIE SÉLECTIVE DES FINNES DU VALAIS

De toutes les choses
qui existent, la carte
est celle de la terre.
C'est la plus ancienne
des cartes.
Elle est la plus
ancienne des cartes.
Elle est la plus
ancienne des cartes.
Elle est la plus
ancienne des cartes.

APPRENDRE À SENTIR

Apprendre à sentir
la terre, c'est apprendre
à sentir la terre.
C'est apprendre à sentir
la terre, c'est apprendre
à sentir la terre.
C'est apprendre à sentir
la terre, c'est apprendre
à sentir la terre.

Cette commission est le résultat de la collaboration
de tous les acteurs du territoire du Valais.
C'est un travail de collaboration.

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE



LE NEZ À L'ESMERILLES

Le nez à l'esmerilles
est une carte de la région.
C'est une carte de la région.
C'est une carte de la région.
C'est une carte de la région.
C'est une carte de la région.
C'est une carte de la région.
C'est une carte de la région.
C'est une carte de la région.



Apprendre à sentir
la terre, c'est apprendre
à sentir la terre.
C'est apprendre à sentir
la terre, c'est apprendre
à sentir la terre.
C'est apprendre à sentir
la terre, c'est apprendre
à sentir la terre.

Cette commission est le résultat de la collaboration
de tous les acteurs du territoire du Valais.
C'est un travail de collaboration.

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE



Le nez à l'esmerilles
est une carte de la région.
C'est une carte de la région.
C'est une carte de la région.
C'est une carte de la région.
C'est une carte de la région.
C'est une carte de la région.
C'est une carte de la région.
C'est une carte de la région.



Apprendre à sentir
la terre, c'est apprendre
à sentir la terre.
C'est apprendre à sentir
la terre, c'est apprendre
à sentir la terre.
C'est apprendre à sentir
la terre, c'est apprendre
à sentir la terre.

Cette commission est le résultat de la collaboration
de tous les acteurs du territoire du Valais.
C'est un travail de collaboration.

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE

APPRENDRE











Faire sentir les terres du Velay

À l'ombre des arbres du parc devant le musée Crozatier, une construction est installée sur laquelle sont accrochés des éventails. Les participant.es s'installent sur des chaises de jardin. Ils se munissent d'un de ces éventails parfumés des odeurs issues des entretiens grâce au travail de **Gwendoline Leroy**, parfumeuse de l'entreprise **IFF**.

Pendant une lecture des morceaux choisis du carnet de bord, les participant.es sont invité.es à agiter leurs éventaires quand iels pensent en reconnaître l'odeur dans le texte lu. En dialogue, **Gille Burois**, le médiateur du **MIP de Grasse**, intervient pour développer une conversation autour des odeurs déployées.







FARE L'ARIA

**Muséo-scénographie,
design, production,
écriture, mise en récit**
Delphine Hyvrier
& Jean-Sébastien Poncet

Un GRAND MERCI

Aux parents complices qui
ont accepté de se prêter à
l'enquête olfactive

Pauline Bonnet
Willy Teyssonneyre
Julien Saby
Pamela Chazot
Josiane Jamon
Kevin Sommacal.

DSDEN 43
Olivier Coste

**Aux institutrices et
institutrices**
et leurs élèves :
Philippe Brun,
à **Saint-Genest-près-
Saint-Paulien**,
Caroline Agnesina à

Création de parfum
Gwendoline Leroy,
parfumeuse pour IFF

Malrevers,
Karine Pralong à
Chaspuzac,
Carine Mergo à **Blavozy,**
Jean-Rémi Bombois à
Blanzac,

Aurélie Lozano & les
bénévoles
de **Dis-moi où tu vis,**

Raphaël Brunon, Richard
Angénieux, Marielle
Lavastre, Marie Lac,
Sébastien Alibert, Loïc
Mortimore,
Claire Monteillard
& les élèves des Ateliers
des Arts et son équipe
pédagogique

Maud Leyoudec, Richard
Guillien, Sébastien Lamy,

Sound design
Thomas Nicol

Olivier Martel, Christine
Godefroy
au **Musée Crozatier**
ainsi qu'à son équipe
pédagogique
Thomas Charrière
Claire Delsol
Sandrine Périlhon

Christine Saillard,
Gilles Burois
au **Musée International**
de la Parfumerie de
Grasse,
Patrice Rey au **Musée**
des Croyances Populaires
au Monastier-sur-Gazeille
Mathieu Profizi
aux **Archives**
départementales
de la Haute-Loire,
Et toutes celles et ceux
qu'on aurait pu oublier.

Ce livre est composé en **Velvelyne**, CUTE license. par Mariel Nils, Manon Van der Borghet et al. **Basteleur**, SIL Open Font License par Keussel. **JScript**, CC-BY-NC-SA, par Jean-Sébastien Poncet. Impression "Déposé par Éole"- 43200 Grazac

FARE L'ARIA est un projet d'éducation Artistique et culturelle soutenu par